Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 31 (1898)

Artikel: La première religion de l'humanité

Autor: Fornerod, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379653

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PREMIÈRE RELIGION DE L'HUMANITÉ

PAR

A. FORNEROD

« Si Dieu a fait l'homme à son image, il faut avouer que l'homme le lui a bien rendu. » Ce propos de Voltaire, avouez-le, est méchant, il respire l'ironie. Il n'en renferme pas moins une vérité attestée par l'histoire des religions. Il y a toujours un lien intime entre la religion d'un peuple et son état social. Les panthéons reflètent les milieux où ils se sont formés. Désirez-vous connaître le brahmanisme? Commencez par vous dépouiller de vos préjugés d'occidentaux. Il s'agit de vous pénétrer de la physionomie de l'Inde, de cette immense nature qui prête à la rêverie, à la contemplation. Il importe que vous soyez familiarisés avec les antécédents historiques de ces Aryens orientaux. Alors seulement vous aurez la clef qui vous permettra de pénétrer dans le sanctuaire du brahmanisme. Les données géographiques, ethnologiques, historiques, sociologiques sont nécessaires pour nous faire comprendre une religion.

Le lien entre la religion et l'état social d'un peuple étant admis, il s'ensuit que si vous concevez une évolution de l'état social, vous devez nécessairement conclure à une évolution religieuse. L'humanité ressemble, au premier abord, à la mer toujours agitée, dont les flots, sous l'impulsion des marées, s'avancent pour se retirer aussitôt. Périodes de lumière, pé-

[1] Conférence faite le vendredi 3 décembre 1897, au Musée industriel, sous les auspices de la Société académique.

riodes de ténèbres se succèdent incessamment. Les civilisations naissent, croissent et tombent en décomposition. Les puissances égyptienne, assyrienne, phénicienne, grecque et romaine n'ont laissé pour parler d'elles que des ruines. Notre Europe, si civilisée, pourrait bien, dans quelques siècles, être presque déserte, habitée par des populations nomades et grossières. Et pourtant, en dépit de tous ces écroulements, quand on considère le cours de l'humanité dans son ensemble, le point de départ, l'homme des cavernes, et le point d'arrivée, l'Européen civilisé du dix-neuvième siècle, on peut bien parler d'une évolution sociale. La loi de Tylor est juste : « Le progrès est le fait principal, la dégénérescence le fait secondaire [1]. » Il doit en être de même pour la religion. Et voilà un problème captivant qui se pose : Quels ont été les débuts de l'évolution religieuse ? Quelle a été la première religion de l'humanité ?

Une question de méthode s'impose tout d'abord. Quels documents allons-nous utiliser? Les savants font remonter la présence de l'homme à l'époque quaternaire, si ce n'est déjà à la période tertiaire. L'homme a été le contemporain du mammouth et autres animaux antédiluviens. Que savons-nous de ces temps reculés ? Nous pouvons constater la présence de l'homme et c'est tout. Le troglodyte et l'habitant des stations lacustres ont déjà laissé des témoignages plus nombreux de leur activité. Dans nos musées, vous avez vu ces fragments de silex, ces hachettes, ces aiguilles, ces débris de poterie, ces pirogues creusées dans un tronc d'arbre. Vous avez là les premières ébauches de l'art et de l'industrie. Seulement, ces débris des anciens âges ne nous parlent guère de religion. Quelques petits objets ornementés peuvent être pris avec vraisemblance pour des amulettes. Dans les cavernes qui servaient de sépultures, on trouve les armes des défunts et des débris d'aliments, faits qui peuvent fort bien attester la foi à une survivance après la mort. Décidément, les renseignements que peut nous fournir l'archéologie ne nous permettent pas de faire un tableau de la première religion de l'humanité; l'imagination en ferait tous les frais. Il

[1] *La civilisation primitive*, par E.-B. Tylor, trad. par Pauline Brunet, t. I, p. 43.

importe de prendre des voies détournées pour arriver à nos fins.

Une première source indirecte d'informations est l'étude de la religion des non-civilisés qui vivent aujourd'hui encore en Afrique, en Amérique, en Océanie. Sans doute, nous devons tenir compte du fait de la dégénérescence. Il est des tribus sauvages qui ont connu des temps plus heureux. Le Boschmann d'Afrique est au plus bas degré de l'échelle sociale ; sa vie n'est qu'une vie animale. Il se trouvait pourtant antérieurement dans une situation meilleure. L'île de Pâques possède des figures humaines colossales, de pierre taillée. Les insulaires actuels sont absolument incapables d'exécuter des travaux aussi gigantesques; donc leurs devanciers leur étaient supérieurs. Il serait donc faux de prendre comme type de l'homme primitif le représentant de la tribu la plus abjecte, ce serait aussi insensé que de faire de l'enfant simple d'esprit, de l'idiot, le modèle de l'enfance. Tout en tenant compte de ces cas de dégénérescence, les conditions sociales des non-civilisés sont pourtant bien celles que nous pouvons raisonnablement supposer au début de l'humanité en nous appuyant sur les données de l'archéologie. Dès lors, s'il y a un lien intime entre l'état social d'un peuple et sa religion, grâce à l'analogie, les coutumes, les conceptions religieuses des non-civilisés actuels peuvent fort bien être pour nous une source indirecte d'informations.

Secondement, les survivances, dans le domaine des religions historiques, nous permettent de remonter le cours des générations et de statuer un état religieux antérieur aux temps historiques. Comment cela? qu'est-ce qu'une survivance? La Révolution de 1789 a bouleversé la France. Avec elle, un esprit nouveau a vu le jour, un nouvel état social a surgi. Et pourtant, il ne faut pas être grand observateur pour discerner, dans les mœurs et institutions françaises, des souvenirs de l'ancien régime. Ces formules, ces cadres, ces manières d'être et de sentir qui rappellent un état social disparu sont précisément ce qu'on appelle des survivances. Or ce phénomène est particulièrement fréquent dans le domaine de l'histoire des religions. En religion, les nouveautés s'amalgament avec le passé, sans

détruire les formes anciennes, qui finissent par se pétrifier complètement, et n'avoir plus de sens. Un exemple, que j'emprunte à M. Fustel de Coulanges[1]. Il n'est pas rare, de nos jours encore, d'entendre au bord d'une tombe un orateur terminer ses adieux au défunt par cette expression consacrée : « Que la terre te soit légère. » Comprenez-vous?... Avec nos conceptions spiritualistes, chrétiennes, cette parole n'a pas de sens. Replacez-la dans son cadre réel, comme elle reprend vie ! Elle avait une tout autre portée pour ceux qui croyaient fermement que le double du mort allait continuer à vivre sous son tombeau, qu'il y conserverait le sentiment du bien-être et de la souffrance, qu'il y aurait faim et soif. Les conceptions sur la vie future se sont modifiées plus d'une fois, la vieille formule a traversé les siècles et est parvenue jusqu'à nous.

En étudiant ainsi tout ce qui paraît fossile au sein des religions historiques, on peut remonter le cours des siècles et statuer la première religion de l'humanité. Les résultats obtenus par cette voie concordent avec les observations suggérées par la religion des non-civilisés actuels.

La psychologie religieuse de l'enfance est une troisième source indirecte d'informations.

Sans doute, l'enfant du dix-neuvième siècle est l'héritier de tout un passé religieux. Dès sa plus tendre enfance, il est placé sous l'influence d'une religion déterminée, du christianisme. Cela n'empêche pas que nous pouvons surprendre chez nos enfants une psychologie religieuse qui ne cadre pas avec les conceptions spiritualistes dont il est enveloppé. Une mère fait répéter à un enfant de cinq à sept ans une prière véritablement chrétienne par l'inspiration. L'enfant, tout en la répétant dévotement, n'en comprend pas la portée, elle est pour lui avant tout une formule, une formule qui possède il ne sait quelle vertu magique. Mais c'était là la conception primitive de la prière. Pouvez-vous faire comprendre à un enfant ce qu'est la mort? Vous lui parlez du ciel, vous l'entretenez du tombeau. Votre spiritualisme dépasse l'intelligence de votre enfant. Pour

[1] *La cité antique*, par Fustel de Coulanges, p. 9.

lui, tout prend une forme plastique; il se crée des représentations imagées, nous dirons des mythes. Certainement l'étude psychologique, scientifique, de la naissance et des premières manifestations de la conscience religieuse chez l'enfant jetterait quelques lumières sur la première religion de l'humanité. Nos premiers ancêtres ont été de grands enfants. Malheureusement les savants n'ont pas encore exploré cette mine.

Notre méthode indiquée, nous allons chercher maintenant à déterminer le cadre qui convient à la première religion de l'humanité.

Dans son essence, l'homme est toujours le même. Les lois de son être sont constantes. Seuls les degrés de développement varient. Il importe de saisir cette marche du progrès humain pour déterminer le point de départ.

Or voici un premier fait. Plus un homme se civilise, plus ses horizons s'étendent; moins un homme est cultivé, moins le champ de ses perceptions est vaste. Comparez le vocabulaire d'un pâtre de nos Alpes avec celui d'un membre illustre de l'Académie française. Quelle différence! Le pâtre ne parle que des objets renfermés dans le cercle restreint où il vit, de son troupeau, de ses pâturages, de ses chalets. Initié à l'histoire des civilisations et des peuples, l'académicien a une richesse de perceptions qui se reflète dans son langage. — Une seconde donnée. Plus un homme se civilise, plus il différencie les objets; par contre, l'homme simple perçoit les objets sans pouvoir les classer. La puissance de différenciation est un des éléments de la supériorité du savant sur le profane. Un simple particulier ne connaît que les plantes qui jouent un rôle dans sa vie, les plantes vénéneuses dont il doit se garder, les plantes qui entrent dans son alimentation, ou qui le charment par leur couleur, leur forme ou leur parfum; mais le monde végétal lui apparaît comme un tout confus. Le botaniste, au contraire, connaissant la plupart des variétés des plantes, domine le monde végétal. Il distingue les traits caractéristiques d'une espèce, d'un genre, les classifications lui sont familières.

Une troisième observation. Plus un homme se civilise, plus il s'élève à des conceptions générales, tandis que l'homme

simple s'attache aux détails, aux traits concrets. Les idées abstraites sont l'apanage de la culture intellectuelle. Avez-vous jamais écouté les observations d'un homme du peuple sur un prédicateur? Il a des impressions souvent fort justes, pleines de finesse, mais remarquez comme il les incarne toujours dans tel ou tel détail, dans des faits particuliers. Les grandes lignes lui échappent.

Enfin, plus un homme se civilise, plus il s'efforce de s'élever au-dessus de ses impressions personnelles et de trouver dans les choses elles-mêmes une norme pour ses appréciations. L'homme simple, au contraire, fait de son moi la mesure de ses jugements. L'esprit scientifique est un fruit de la civilisation. Dans ses expériences, le physicien tient toujours compte de l'équation personnelle, c'est-à-dire de l'influence de sa personne sur l'expérience, qui peut modifier les résultats. Pour déterminer les ressources d'une contrée, l'homme du peuple en appellera uniquement à ses souvenirs personnels, il n'ira pas consulter les statistiques scientifiques. Son moi est pour lui la règle de tout.

Nous constatons donc parmi les gens de notre génération que l'esprit civilisé se manifeste par l'élargissement des horizons intellectuels, par une puissance de différenciation, par une capacité pour les idées générales abstraites, par l'esprit scientifique. Par contre, une moindre culture se trahit par un champ d'observations relativement borné, par un esprit confus, par une prédilection pour les faits particuliers, les détails, par une propension à tout juger au travers de son moi. Eh bien nous n'avons qu'à prolonger les lignes de cette différence entre le développement des hommes de notre époque, pour nous rendre compte de l'état d'esprit dès la première période de l'évolution religieuse.

Les savants qui ont la patience de recueillir, de collectionner les renseignements fournis par l'étude des non-civilisés et des survivances, sont frappés de la monotonie des idées et des rites. M. Marillier entre autres peut dire : « Nul fait qui ait pour l'histoire de la religion et pour le psychologue plus d'importance que cette surprenante monotonie des idées que les di-

verses races se sont faites des causes ultimes, de l'origine et de la destinée de l'homme ; les traditions les plus certainement étrangères les unes aux autres semblent s'être mutuellement servi de modèle, et toutes, elles reflètent les mêmes conceptions, les mêmes manières de sentir. »

« ...Ce que nous savons du Canada, par exemple, est en parfaite concordance avec ce que nous savons de l'Australie, du Brésil, de la Guinée ou de l'Asie boréale. La concordance est la même dans le temps que dans l'espace : nous trouvons à des mythes que nous a conservés Hésiode des parallèles dans des légendes recueillies chez les Boschimans et les Cafres. Il est des mythes comme le mythe du déluge, celui de la terre pêchée, celui de la vierge qui donne naissance à un héros, les mythes de l'enlèvement du feu ou de l'origine de la mort, dont l'aire de distribution est presque aussi vaste que la surface entière de la terre [1]. » Cette uniformité contraste avec l'empreinte particulière que présente chaque religion historique. Vous ne pouvez confondre la religion égyptienne et la religion chaldéenne. Et ces deux appartiennent à un tout autre type que les religions orientales. Plus une nationalité est forte, plus sa religion a des caractères nettement marqués. Il s'ensuit que si l'humanité a débuté par l'uniformité, la première religion était formée d'un certain nombre d'éléments simples ; donc ses horizons étaient bornés.

L'absence de différenciation est aussi manifeste. Tout paraissait confus à l'homme. Le cercle d'objets dont il avait conscience n'était pas assez grand pour lui permettre de dominer l'ensemble des phénomènes de l'univers et d'en distinguer les grandes divisions. Tandis que les règnes de la nature sont l'a, b, c de nos connaissances, ils n'existaient pas encore pour lui. Il considérait le minéral, le végétal, l'animal, comme ses frères et ses sœurs. Examinez les éléments qui constituent les mythes primitifs, nous y voyons les bêtes, les plantes, les étoiles, le soleil, la lune, le vent, la pluie, jouer des rôles semblables. L'homme mettait sur le même plan tous les objets per-

[1] *Mythes, cultes et religion*, par A. Lang, traduit par Léon Marillier. Introduction, p. XII.

çus. L'institution du totémisme, si générale parmi les non-civilisés, confirme nos affirmations. Une tribu rattache ordinairement ses origines à qui ? à un être humain ? non, indifféremment à un animal ou à un végétal.

Si l'homme ne distinguait pas les grands règnes de la nature, il attribuait une égale valeur aux objets infimes et aux objets considérables.

L'enfant, pendant sa promenade, se laisse plus facilement captiver par un petit caillou, à la forme capricieuse, à la veine colorée, que par le tableau de la nature qui l'entoure. L'homme enfant n'a également pas un jugement qui lui permette d'apprécier les choses à leur juste valeur. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que la nomenclature des fétiches d'une peuplade. « Il ne faut pas, nous dit M. Réville, se demander ce qui peut être un fétiche aux yeux du nègre, on ferait mieux de se demander ce qui ne peut pas l'être. Une pierre, une racine, un vase, une plume, une bûche, un coquillage, une étoffe bigarrée, une dent d'animal, une peau de serpent, une boîte, une vieille épée rouillée, tout au monde peut être fétiche pour ces grands enfants [1]. »

La personnification des objets est par contre complète. Quand le petit enfant se heurte à une table, il la frappe, comme si la table avait eu une intention malveillante à son égard. L'homme enfant prête également à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il touche, à tout ce qui frappe ses sens, ses propres capacités, ses propres velléités. Etoiles, plantes, animaux, objets fabriqués, pluie, vent, tout se transforme à ses yeux en êtres semblables à lui.

Dès lors, comment devons-nous nous représenter la position de l'homme des premières peuplades vis-à-vis de la nature ? Nous sommes encore aujourd'hui des membres de l'univers, la nature continue à exercer ses droits sur nous; mais n'est-il pas vrai que, grâce à la suprématie de l'esprit, nous pouvons la dominer ? Dans la mesure où l'esprit se développe en nous, nous en faisons la conquête par la science, nous la contem-

[1] *Les religions des peuples non-civilisés*, par A. Réville, t. I, p. 81.

plons en artiste. Tel ne devait pas être le cas aux temps antéhistoriques. Alors, l'homme se dégageant peu à peu de la simple vie animale, faisait encore corps avec la nature. Confondu avec elle, il recherchait avant tout en elle la satisfaction des besoins de sa chair, il lui demandait des aliments, il cherchait le repos, il voulait se reproduire. Les objets qui se présentaient à lui lui apparaissaient comme favorables ou défavorables, suivant qu'il favorisaient ses désirs ou s'y opposaient. Ne soyez pas étonnés que les survivances de ces temps antéhistoriques aient paru indignes aux générations postérieures. Xénophane, au sixième siècle avant Jésus-Christ, dans un poème, se plaignait déjà qu'on attribuât aux dieux les pires crimes des mortels. Ces éléments grossiers paraissaient tout naturels au temps où le cannibalisme fleurissait encore, où l'homme considérait les animaux comme ses frères.

Dans un cadre pareil, quelle religion pouvons-nous placer?

L'homme de race divine aspire sans cesse à entrer en communion avec son Créateur. La religion est essentiellement une union de l'homme avec la source de la vie, avec l'Etre suprême. C'est là le ressort intime de toutes les religions. Seulement, la variété des conditions et des degrés de développement de la vie humaine déterminent les formes de ce rapport de l'homme avec Dieu. Dès lors, l'animisme peut être considéré comme la première religion de l'humanité, parce qu'il paraît cadrer avec l'état psychique des peuplades qui ont précédé les grandes religions historiques. Mais qu'est-ce que l'animisme? Pour le comprendre, examinons brièvement ses deux sources: le culte ancestral et le naturisme.

La mort semble avoir été un des phénomènes qui ont le plus fortement impressionné les premiers hommes. La mort apparaît toujours aux peuples enfants comme quelque chose de contre-nature. En face d'un cadavre, le sens de la vie proteste. Non, il n'est pas possible que cet homme qui chassait, qui commandait en despote à ses femmes, qui avait une si grande part dans la vie de la tribu, ne soit plus, il ne peut pas être anéanti! Sous ces impressions, l'homme a affirmé une survivance après la mort. La doctrine juive de la résurrection de la chair, des

corps, ne se trouve guère représentée parmi les peuplades non civilisées. L'esprit immortel opposé à la matière décomposable et par conséquent périssable, cette doctrine chère à la philosophie grecque, est d'une métaphysique qui n'était pas à la portée des primitifs; une psychologie plus enfantine se trahit. La mort apparaît simplement comme un sommeil prolongé. Or pendant la nuit, dans le rêve, l'homme ne possède-t-il pas la faculté de se dédoubler? Tandis que son corps reste appesanti par le sommeil, son image, son double, son fantôme, peut se transporter ici et là, courir des aventures étranges, chasser, discuter, agir tout à fait comme pendant le réveil. Ce dédoublement de la personne humaine était confirmé aux yeux de l'homme à demi sauvage par les cas de visions, d'hallucinations. Qui n'avait vu se présenter à lui l'image, le double, le fantôme de personnes vivantes ou mortes? On reconnaissait leur visage, on entendait leur voix, on surprenait leur démarche familière. Et pourtant, ce n'était point leur être tout entier, ce n'était que leur double, leur esprit. Aussi, sous l'impulsion de la foi à la survivance, quoi de plus naturel que de se représenter les doubles des morts continuant leur existence terrestre? Ils sont en général désignés par les termes d'ombres, de souffles. Ces esprits sont des images humaines subtiles, immatérielles, impalpables et invisibles et pourtant susceptibles aussi de manifester quelques propriétés physiques.

Dès lors, dans la confusion où l'homme se trouvait plongé, l'existence de ces esprits étant ancrée dans l'imagination et dans les cœurs, la religion devait se manifester comme un culte rendu aux esprits des ancêtres. En eux l'homme reconnaissait des puissances qui le dépassaient. Il devait craindre leurs maléfices, il avait tout à gagner à capter leurs faveurs. L'homme s'est prosterné et a adoré les esprits de ses ancêtres. Les sacrifices nombreux offerts en leur honneur attestent la réalité du culte ancestral. Comme le lien entre le double et le cadavre n'était pas envisagé comme complètement rompu, les rites de la sépulture sont reconnus comme nécessaires au bien-être des esprits. Leur privation de la sépulture leur cause de grandes souffrances. Rendre les derniers honneurs aux morts n'était

pas seulement un acte de piété filiale, mais un acte d'adoration. Ensuite, la survivance n'étant envisagée que comme une simple prolongation de l'existence présente, le double, l'esprit a besoin, comme l'homme, de nourriture, d'ustensiles, de moyens de défense. Aussi enterre-t-on leurs armes avec les morts. De véritables hécatombes ont lieu sur la tombe des puissants. Femmes, esclaves sont sacrifiés afin que leurs doubles aillent prêter au double du défunt les mêmes services qu'ici-bas. Aux jours déterminés, on apporte au tombeau des aliments, des boissons. Grâce à une ouverture on fait pénétrer ces dons jusqu'au mort. L'esprit, libre d'aller et de venir, viendra prendre son repas au tombeau où repose son cadavre, bien que de très bonne heure on déterminât une patrie des ombres, soit à l'occident, du côté du coucher du soleil, soit dans des régions souterraines.

Des traces de ce culte ancestral se retrouvent partout: en Afrique chez les noirs, chez les Cafres, en Amérique parmi les tribus de Peaux-Rouges, chez les Esquimaux, les Caraïbes, en Océanie chez les Polynésiens. Les religions historiques renferment de nombreuses survivances du culte ancestral. Le culte des morts est encore une des plus puissantes assises de la religion chinoise. Les pyramides d'Egypte nous parlent de l'importance du culte ancestral dans cette antique civilisation de la vallée du Nil. Dans son beau livre de la *Cité antique*, M. Fustel de Coulanges a pu soutenir la thèse que toutes les institutions grecques et romaines tiraient leurs origines du culte ancestral. L'adoration des esprits des morts est bien un des éléments constitutifs de la première religion de l'humanité.

L'animisme, disions-nous, a pour seconde source le naturisme. Que devons-nous entendre par ce terme barbare? Le fait que la nature, elle aussi, a été divinisée et a été peuplée d'un nombre incalculable d'esprits. Nous avons vu que le non-civilisé faisait de sa propre personne la norme de tout, et qu'il vivait dans la confusion des règnes de la nature. Dès lors, ce dédoublement qu'il faisait de son être, il devait logiquement l'appliquer à tout ce qui l'impressionnait, à tout ce qui entrait

en contact avec lui. Le phénomène physique perçu le préoccupait moins que l'image, le fantôme, le double, l'esprit incarné dans ce phénomène. Prenons un exemple: « Quand les frères Lador, nous raconte M. Réville[1], voulurent s'embarquer sur le Niger pour le descendre jusqu'à son embouchure, un roi du pays, bienveillant aux voyageurs, ne voulut pas les laisser partir avant d'avoir interrogé le fleuve par l'organe de son prêtre pour savoir s'il consentait à les porter ainsi jusqu'à la mer. Heureusement le fleuve fit une réponse favorable. Pourtant, au cours du trajet, il arriva qu'un nuage très épais s'éleva du fleuve et couvrit toute la contrée d'obscurité. Là-dessus, les nègres dirent aux voyageurs blancs de se coucher à plat ventre et de ne pas regarder le fleuve, il n'avait jamais vu de blancs et c'est pour cela qu'il faisait lever ce nuage épouvantable. » Vous le voyez, le fleuve n'est pas envisagé uniquement comme une masse d'eau, mais avant tout comme le siège du double du fleuve, d'un esprit qui, comme le double de l'homme, manifeste des intentions bienveillantes ou malveillantes, est capable de nuire aux desseins de l'homme ou de les favoriser. Cette personnification des phénomènes de la nature a été générale. Le caillou contre lequel l'homme s'était butté, l'arbre nourricier qui jouait un grand rôle dans son alimentation, l'animal dont il redoutait les dégâts, l'étoile, la lune qui le contemplaient d'un regard inquisiteur, l'étincelle d'où le feu jaillissait, tous ces objets naturels perçus, dans le cadre de cette psychologie enfantine, se transformaient, sous l'impulsion religieuse, en esprits divins, devant lesquels l'homme se prosternait, auxquels des prières étaient adressées, des sacrifices offerts. La nature était peuplée d'esprits divins.

Le culte ancestral, le culte de la nature ont développé le culte des esprits. Tout était plein d'esprits. L'animisme a bien été la première religion de l'humanité. L'animisme, disons-nous, et non pas le culte du feu, le culte des astres spécialement. Pour expliquer l'univers, les philosophes grecs ont pris tantôt un élément, tantôt un autre. Pour Thalès, c'était l'eau;

[1] *Les religions des peuples non civilisés*, t. I, p. 64.

pour Anaximène, c'était l'air; pour Héraclite, le feu. Prendre un des éléments pour en faire la source des autres, c'était une erreur. De même, pour rendre compte des origines religieuses de l'humanité, chaque savant a sa préférence marquée. Les uns, Spencer, Lippert, entre autres, voudraient faire tout dériver du culte ancestral, qui pendant un laps de temps aurait seul prévalu. Le naturisme ne serait qu'un développement de ce culte; les esprits des ancêtres seraient envisagés comme prenant domicile dans tel ou tel objet. D'autres, Fritz Schultze en particulier, font au naturisme la place d'honneur, le culte ancestral n'est pour eux qu'une quantité négligeable. Et au sein du naturisme, les uns ont une prédilection marquée pour le culte du feu, d'autres pour le culte des animaux. Certainement, il est incontestable que, suivant les contrées, tel ou tel élément de l'animisme est plus fortement accentué, mais les différents éléments se retrouvent en général partout, la proportion seule varie.

En outre, si les esprits qui ont frappé un homme ont seuls de l'importance à ses yeux, les esprits sont pourtant placés sur un même plan, ils sont tous considérés comme de même essence. La confusion où l'homme est plongé ne lui permet pas généralement de faire une classification des esprits. Ici et là, toutefois, on aperçoit dans telle ou telle peuplade un commencement de différenciation. Les phénomènes lumineux, les étoiles, la lune, le soleil, s'ils ne sont pas plus adorés que les simples esprits anonymes, sont en tout cas entourés d'une plus grande estime, d'une plus haute considération. C'est là le germe d'un développement religieux qui nous conduit à un stade supérieur. Prendre ces lueurs d'une période nouvelle pour des éléments monothéistes, c'est les sortir brusquement de l'animisme, leur cadre naturel.

Il nous reste maintenant à relever les caractères principaux de cette première religion de l'humanité.

Son empreinte magique est manifeste. Les esprits dont l'homme se sent enveloppé ont la propriété de s'incarner tantôt dans un corps, tantôt dans un autre. C'est là l'origine des fétiches. Un fétiche est un objet quelconque, considéré comme

habité par un esprit, comme le réceptacle d'un esprit. On s'est fort étonné de voir, chez différentes peuplades, les adorateurs battre leurs fétiches et les jeter au feu. Quel acte d'impiété ! Il s'explique pourtant. Les fétiches, après avoir reçu des sacrifices, après avoir été invoqués, se sont montrés impuissants. Les adorateurs en concluent que les esprits pourraient bien avoir abandonné leurs fétiches. Dès lors, ils n'ont plus de valeur, ils peuvent être détruits. Un objet n'est fétiche que pour le temps où un esprit est incarné en lui. Les incarnations d'esprits favorisent et développent la magie ; nous allons en fournir quelques preuves.

Tout d'abord, le prêtre de cette religion est le sorcier, l'homme qui possède spécialement l'art de pouvoir évoquer ou conjurer les esprits, parce que lui-même entre en contact avec eux, est possédé par eux. Voyez-le au moment où il remplit son sacerdoce ! Après des jours de jeûne, de macérations, il est sous l'empire de spasmes nerveux, c'est un halluciné, il est en extase. Regardez-le, le voilà insensible sur le sol, il tressaute, il se tord au milieu de convulsions ; maintenant il se précipite comme une bête fauve sur les spectateurs, ou bien pâle, le visage décomposé, il laisse échapper quelques paroles sauvages et incohérentes, accompagnées de gestes désordonnés. C'est alors qu'il est le plus inspiré ; ses paroles sont des prophéties, ses indications des ordres des esprits. Il exerce un grand pouvoir sur les peuplades.

L'exorcisme est l'allié de la sorcellerie. Parmi les peuples enfants, la maladie n'est jamais envisagée comme produite par des causes naturelles, mais bien par des esprits malveillants. Les malades sont de véritables possédés. Aussi la guérison ne peut être obtenue que par l'exorcisme. Entrons dans la hutte d'un noir d'Afrique. Il y a un malade, le sorcier vient le visiter. Il lui donnera bien des dépuratifs, des vomitifs, il ira même jusqu'à sucer la partie malade, mais ces remèdes naturels passent inaperçus. Le sorcier, et avec lui le malade et son entourage, mettent avant tout l'accent sur les formules magiques employées, sur les rites magiques suivis. C'est grâce à sa puissance magique que le sorcier peut faire passer l'esprit de la maladie

dans le corps d'une poule, qu'on chasse au loin, ou dans un clou, ou dans un chiffon.

Le sorcier unit les fonctions de prêtre, de médecin, de juge aussi. Or, dans les affaires de justice, le caractère magique apparaît encore. Les jugements de Dieu, si populaires au moyen âge, remontent aux débuts de l'histoire religieuse. C'est au moyen de sortilèges que la culpabilité ou l'innocence des accusés doit apparaître. De là l'usage fréquent des ordalies. Un homme est-il soupçonné de sorcellerie malfaisante, d'assassinat? Une femme est-elle accusée d'infidélité? Le clan est assemblé, les inculpés sont mis en évidence, au centre. Le sorcier s'approche, il leur fait boire un breuvage. Si l'accusé résiste à cette épreuve, il est déclaré innocent; s'il succombe, c'est la preuve de sa culpabilité.

Ce caractère magique rejaillit sur toutes les manifestations religieuses. Même la prière est envisagée avant tout comme une formule, comme une incantation, qui a une puissance en elle-même, indépendamment des dispositions de l'adorateur.

L'empreinte mythologique de l'animisme est aussi forte que son empreinte magique.

La mythologie ne constitue pas, il est vrai, l'essence de la première religion de l'humanité. L'affirmer, ce serait commettre la même erreur que de confondre aujourd'hui la théologie et la philosophie chrétienne avec la religion chrétienne. Cette métaphysique des premières peuplades, formée d'éléments sporadiques, car les grands mythes appartiennent aux religions historiques, est partout intimément liée à l'animisme. Pour comprendre ce rapport, observons l'enfant. C'est un être curieux. Quel questionneur infatigable! Il vous ennuie, il vous fatigue par ses pourquoi, il réclame des explications sur tout. Alors qu'il n'est pas trop encore influencé par notre éducation moderne, comment s'y prend-il pour trouver des réponses aux problèmes que le spectacle qu'il a sous les yeux suscite en lui? Comme l'animiste, il personnifie tout; tout prend pour lui des allures d'êtres vivants. D'autre part, étant incapable de saisir l'enchaînement réel des phénomènes entre eux, les moindres coïncidences, les plus légères ressemblances suffisent pour

qu'il établisse un lien entre ce qu'il ne connaît pas et ce qu'il connaît. Les rapports apparents lui tiennent lieu de rapports de cause à effet. Et voilà comment des histoires invraisemblables peuvent lui tenir lieu de réponses. Il en est de même des peuples enfants. Sous l'empire de l'animisme, tout se dramatise, tout prend vie, tout est animé. L'esprit scientifique étant absent, l'imagination, secondée par un langage concret, plein de métaphores, possédant la distinction du masculin et du féminin, l'imagination a beau jeu pour créer des réponses aux problèmes que se posent les peuples enfants.

Prenons deux exemples. Les éclipses intriguent vivement, et on le comprend, les peuplades ignorantes. Que devient ce phénomène astronomique sous l'influence de l'animisme? Un mythe tel que celui que M. Tylor nous rapporte[1] des Chiquitos, peuple de l'Amérique méridionale. « Ils s'imaginaient que la lune était poursuivie à travers le ciel par d'énormes chiens, lesquels finissaient par l'atteindre et la déchiraient jusqu'à ce que sa lumière fût rouge, épuisée, inondée du sang qui coulait de ses blessures. »

L'introduction de la mort dans le monde a préoccupé l'imagination des peuplades enfantines. Quelle solution pouvaient-elles bien en donner ? Un mythe qui, comme chez les Namaquis de l'Afrique australe, fait du lièvre la cause de ce dénouement fatal de la vie des hommes. Ils rapportent, en effet, que la lune envoya un jour le lièvre à l'homme pour lui porter ce message : « De même que je meurs et que je renais à la vie, de même vous mourrez et renaîtrez. » Mais le lièvre alla trouver l'homme et lui dit : « De même que je meurs et que je ne renais pas à la vie, de même aussi vous mourrez pour ne pas renaître. » Puis le lièvre revint dire à la lune ce qu'il avait fait : la lune le frappa d'un coup de sa hachette et lui fendit la lèvre, et il porte toujours les traces de sa blessure.

Tout sous l'empire de l'animisme se transforme ainsi en mythes. Et l'homme enfant qui crée un mythe croit à la réalité de ce mythe, il est convaincu de la validité de son explication.

[1] *La civilisation primitive*, t. I, p. 376.

Le poète moderne, emporté par son imagination, personnifie lui aussi la nature; il fait parler le tonnerre, il prête des sensations humaines aux arbres, aux rochers. Mais il n'est pas dupe de ses métaphores. Elles ne sont là que pour donner corps à son sens poétique. L'homme enfant, subjugué par sa foi aux esprits, croit réellement à ses mythes. Dans le tonnerre, il s'imagine entendre le chariot de la divinité du ciel roulant sur le firmament solide. La mythologie est la théologie de l'animisme.

Si l'animisme a une empreinte magique et mythologique, cette première religion de l'humanité n'a par contre pas une empreinte morale nettement marquée.

Il ne faut pas s'en étonner. Une divinité ne peut exercer une action sur les mœurs que si elle est conçue comme morale. Les esprits de l'animisme ne revêtent pas ce caractère-là. Ce sont des esprits avant tout doués d'une certaine puissance, mais capricieux. Si plus d'une peuplade distingue les bons des mauvais esprits, c'est l'intérêt personnel qui fait le départ. Un esprit dont l'homme ne peut attendre que des maléfices est un mauvais esprit. Celui dont les faveurs lui sont assurées est un bon esprit. Cet indifférentisme moral de l'animisme se trahit déjà par l'empreinte magique de son culte que nous avons indiquée. Elle se manifeste en outre par les deux plaies de l'animisme, les sacrifices humains et les sacrifices de chasteté, ainsi que dans sa croyance à la survivance après la mort.

Les sacrifices humains datent du règne de l'anthropophagie. Appréciant la chair humaine, les indigènes en offrent aux esprits comme un met des plus délicats. L'anthropophagie a cessé de très bonne heure dans maintes peuplades. Seulement, les sacrifices humains se conservent longtemps encore comme un hommage fait aux esprits. Cette pratique monstrueuse est donc scellée par la religion. Les mœurs sont souvent en progrès sur les coutumes religieuses.

La sève qui circule partout dans la nature donne aux premières peuplades l'impression de puissances fécondantes. Les

[1] *La civilisation primitive*, t. I, p. 407.

esprits appartiennent aux deux sexes. Aussi, pour leur complaire, dans plus d'une tribu, hommes et femmes accomplissent des actes honteux. La religion sanctionne ce qui, dans la vie civile, est considéré comme un mal. Les mœurs, ici encore, sont en avance sur les pratiques religieuses.

Nous pourrions nous attendre à rencontrer un cachet moral dans la croyance à la survivance de l'homme après la mort. Eh bien non; nous sommes encore ici déçus. La survivance chez les populations animistes est envisagée avant tout comme une simple prolongation de la vie, où le double poursuit la même existence que sur la terre. Le puissant reste puissant, le pauvre demeure pauvre. La condition de l'homme après la mort ne constitue pas une récompense ou un châtiment à sa conduite. L'existence de séjours différents pour les esprits des morts se rencontre assez fréquemment, mais le rang social est la plupart du temps la cause déterminante du partage. Quelquefois, pourtant, les travailleurs infatigables, les bons chasseurs, les bons guerriers sont envoyés au paradis. C'est une lueur morale.

Si l'animisme est indifférent à la morale, il offre pourtant un point de jonction avec elle. La morale existe chez les peuplades de non-civilisés; sans code moral, la vie sociale est impossible. Seulement, ce code est né sur le terrain des traditions et de l'opinion publique. Un rapprochement entre ces deux domaines distincts se produisait dans les moments importants de la vie de la tribu pour fortifier, affermir les liens qui réunissent les membres de la peuplade entre eux. Les fétiches du clan sont adorés, des sacrifices et des danses sacrées ont lieu. Une consécration religieuse est ainsi donnée à la vie de la tribu. Cette action sociale de l'animisme présage des temps meilleurs. Si, à l'origine, la religion et la morale constituent deux domaines distincts, elles tendront de plus en plus à se rapprocher. Elles fusionneront complètement avec le christianisme.

Nous ne savons si nous avons réussi à vous faire voir que les éléments de l'animisme forment un tout homogène, qui s'explique par le milieu psychologique des peuples enfants. Ce milieu est-il vraiment le créateur de l'animisme, comme l'affirment quelques représentants de l'école positiviste? Alors la religion

devrait être considérée comme le fruit de l'ignorance. La science en dévoilant les secrets de la nature, fait reculer le domaine du merveilleux, donc de la religion. La science livrant un duel à mort à la religion, il ne pourrait pas y avoir d'union entre la science et la foi ! L'erreur de cette thèse positiviste est de considérer le milieu, qui explique bien les caractères de l'animisme, comme la cause même de la religion. S'il en était ainsi, pourquoi parmi tous les êtres de la création, placés pourtant dans les mêmes conditions, l'homme seul s'est-il prosterné, a-t-il adoré des esprits, s'est-il senti dépendant de puissances qui le dépassaient ? Pourquoi? parce que l'homme seul est un être virtuellement religieux. La cause de la religion est dans l'homme et non dans la nature. Cette virtualité en se réalisant s'incarne, il est vrai, dans les formes que le milieu lui fournit. Donc si l'animisme est dépassé, avec des conditions d'existence nouvelles, cette virtualité se créera de nouveaux organes. Il y a une évolution religieuse. C'est un devoir pour tout homme qui fait de la religion le centre de sa vie de couler ses convictions dans des moules qui correspondent au développement social de son temps. Cet homme-là peut paraître un négateur, un destructeur; en réalité, il fait œuvre positive.

Considérer l'animisme comme la première religion de l'humanité peut sembler étrange à bien des âmes chrétiennes ! L'Evangile a une si haute conception de la divinité ! Le Dieu Esprit, le Dieu Amour révélé en Jésus-Christ donne au pécheur repentant la conviction que le christianisme est vrai, qu'il est la vérité absolue. Dès lors, les âmes chrétiennes, sous l'impression que ce qui est vrai doit avoir toujours existé, prêtent aux origines religieuses de l'humanité des teintes d'un spiritualisme chrétien, et il leur semble que considérer l'animisme comme la première religion soit un sacrilège. Et pourtant ! L'univers apparaît-il moins l'œuvre de Dieu si, au lieu de nous le représenter comme créé en sept jours, nous l'envisageons comme une création continue, se déroulant à nos yeux sous la forme d'une évolution lente et insensible ? De même, l'évolution religieuse prise au sérieux, c'est-à-dire comme une éducation divine de l'humanité, ne nous apparaît pas comme contraire à l'Evangile, sur-

tout quand nous considérons que ce sont les inspirés qui ont fait avancer l'évolution religieuse, et qu'ils ont présenté leur œuvre comme une révélation en combattant l'état religieux de leur temps. Et Paul avait déjà cette idée d'une longue préparation à l'Evangile, lorsqu'il écrivait aux Galates: « Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils. » Dès lors, l'animisme nous apparaît comme le premier bégayement de l'âme religieuse. Le jargon du petit enfant est toujours informe. Les parents n'en sont pas moins ravis, l'enfant ne sera pas muet, il parlera. Aussi haut que nous remontions le cours de l'humanité, nous découvrons avec l'animisme des traces, grossières, informes, tant que vous voudrez, mais des traces pourtant de cette aspiration de l'homme à entrer en communion avec l'Etre suprême. L'animisme nous donne les gages d'un avenir religieux meilleur pour l'humanité.